

Theatre lundi 3 août 2009

Les malheurs du Malade? Un bonheur

Par Marie-Pierre Genecand

A 73 ans, le Français Alain Knapp signe à Sierre une mise en scène jouissive du «Malade imaginaire», de Molière. Pas l'ombre d'une mélancolie, mais des coups de griffe acérés contre le manque de lucidité

Lorsqu'il crée Le Malade imaginaire à la Comédie-Française en 2001, le regretté Claude Stratz perçoit la dernière pièce de Molière comme «une comédie crépusculaire, teintée d'amertume et de mélancolie». De bout en bout, en chemise souillée et bonnet de nuit, le comédien Alain Pralon occupe une chaise percée, trône insolite et dérangent témoignant de ce corps qui défaille, cette carcasse qui fuit. Renvoyé à l'inconsolable fragilité humaine et à sa solitude aussi, le public frémit plus qu'il ne rit.

Tout autre climat, ces jours, au Château Mercier, à Sierre. En plein air, sur fond de vignes et de montagnes, les acteurs de ce Malade imaginaire défendent le parti de la vie. Même Argan, le fameux moribond, pousse des «ah» et des «oh» de jeune fille. Lorsqu'il fulmine, très souvent, le geignard, survêtement bleu et pantoufles, trépigne sur le lit. Quand il jubile, plus rarement, l'original sourit aux anges, comme un bébé replet. Manière claire pour le metteur en scène Alain Knapp de discréditer la maladie. Et belle performance du comédien Pierre-Isaïe Duc, qui confirme le talent comique qu'on lui supposait. Autour de lui, la troupe d'acteurs romands mène la charge avec un bel appétit.

La vie ou la mort. Le rire ou les brumes du chagrin. Cette alternative, beaucoup de pièces la proposent, mais aucune avec autant d'urgence que Le Malade imaginaire écrit par Molière alors qu'il se savait condamné. L'anecdote est connue: malaise et crachement de sang, après avoir joué une dernière fois Argan, le maître meurt au terme de la quatrième représentation, le 17 février 1673. Faux malade, vrai décès. On salue l'ultime pied de nez à l'adversité.

C'est cette même logique de résistance au spleen que choisit Alain Knapp dans sa mise en scène au tonus brechtien et aux angles marqués. Pas question de mollir, il faut jouer enjoué. Les trois actes sont envoyés serrés et ce n'est ni la servante Toinette, (formidable Rita Gay) ni la fille Angélique, (impétueuse Erika Von Rosen) qui freinent la marche cadencée.

L'idée? Servir le texte, qu'on entend de fait comme jamais. Grâce à un travail sur l'oralité, Alain Knapp rend à la prose de Molière sa verdeur et son côté forcené. Un soir, à la sortie d'une représentation sierroise, un spectateur a confié qu'il avait vu dans le passé une «version académique du Malade», sous-entendant que celle-ci, de la compagnie Opale, avait été réécrite dans la langue d'aujourd'hui. «Or, à part quelques coupes, on dit le texte de Molière à la virgule près», sourit Pierre-Isaïe Duc.

La différence réside dans la manière. De même que Knapp habille ses comédiens de jeans et t-shirt, de pantacourt et de ballerines, de même il leur demande des élisions, une mise en bouche, une évidence dans le phrasé qui éclairent le sens et osent la simplicité. Dès lors, le fil du récit, l'aveuglement dans lequel s'enfoncent Argan, se déroule de façon limpide, serrant sa proie, la crédulité, à chaque nouveau tour de bobine.

Dans le paysage plein de charme du Château Mercier, le public apprécie. Il rit des excès de ce grand inquiet qui place son salut dans les mains des apothicaires, convaincu que son corps le trahit alors que ce sont eux qui le doublent. Le public rit encore de la muflerie de l'hypocondriaque qui n'hésite pas à faire le malheur de sa fille pour garantir sa survie. Le deal? Evincer Cléante (Jean-François Michelet), amoureux d'Angélique, au profit de Thomas Diafoirus, futur médecin (Frédéric Perrier, hilarant). Car, arguë Argan, «c'est bon pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père».

Heureusement, la justice souriante triomphe toujours dans les comédies de Molière. A l'image de cette scène, à la fois comique et lunaire: devant le soupirant médecin et son père (Jean-Luc Farquet, cérémonial), Cléante, qui se fait passer pour le maître de musique, chante les amours malheureuses d'une bergère qu'on détourne de son doux berger. Face à ce récit plein de détresse, les convives masculins, Argan en tête, versent de chaudes larmes avant de comprendre que, dans le cas d'Angélique, ce sont eux les loups. Chantée, la scène marque une parenthèse dans ce bal effréné, et offre comme une tendresse sous le ciel étoilé.

Les chants et intermèdes acrobatiques orchestrés par Alain Knapp respectent d'ailleurs la version d'origine qui comprenait les divertissements musicaux et chorégraphiques dont Louis XIV raffolait.

Et Pierre-Isaïe Duc? Comment négocie-t-il ce rôle d'anthologie tenu avant lui par Michel Bouquet ou Jean Le Poulain? Avec une sincérité et un sens de la stupéfaction qui rappellent Louis de Funès. L'écoute est aiguë, la réaction vive, le geste staccato et le souffle court. Entre Rita Gay qui excelle en servante impertinente, un frère qui raisonne (Frédéric Lugon) et une épouse (Anne Salamin) qui le cajole pour mieux le dépouiller, Argan a de quoi suffoquer. Il étouffe sous les contrariétés, mais la seule vraie maladie dont il souffre, c'est le manque de lucidité.

Le Malade imaginaire, jusqu'au
13 août, au Château Mercier,
à Sierre, rés. 027/451 88 66, www.compagnieopale.ch.
En cas de temps incertain: tél. 1 600

LE TEMPS© 2009 Le Temps SA